

bit, qui ne le voyaient jamais, mais recevaient d'intermédiaires et ses ordres et ses récompenses. Genser était l'un de ses agents les plus intelligents et les plus dignes de confiance.

Après que ses affaires financières eussent périclité, il songea à retrouver dans le vol et le pillage de toutes sortes une fortune qui lui échappait. Son bureau d'affaires, sa maison de banquier, au coeur du quartier de la finance, où n'habitent et ne se rencontrent que de riches brasseurs d'argent, devinrent ses quartiers-généraux. C'était se servir d'un excellent camouflage.

Le fameux baron de Reith, pour dire le vrai, avait déjà été filé par la police. Des agents de la police secrète française, anglaise et américaine le soupçonnèrent fréquemment d'accrocs faits à la loi. Dans de nombreux cas, des preuves écrasantes pesaient contre lui; il ne pouvait être autre chose que l'auteur tant recherché de faux et d'opérations frauduleuses indiscutables. Mais tous les agents qui furent sur le point de mettre le grappin dessus se trouvèrent en fin de compte décontenancés par l'allure de cet homme, par son train de maison, par la considération, par l'estime, par l'admiration même dont il semblait entouré. Jamais, ils ne purent croire qu'un homme qui avait un nom fameux, des châteaux, des chevaux, des automobiles, tant de richesses enfin, fut un vulgaire cambrioleur.

Ils eurent peur de commettre une erreur épouvantable qui eût pu mettre leur position en danger et prirent une autre direction.

Son arrestation fut la suite logique d'un concours étrange de circonstances et surtout d'une conversation intime entre M. Faralieu et un fin dé-

tective anglais. Le cambriolage de la rue Vauvenargues ne pouvait être organisé de longue date par un homme qui connût l'affaire dans tous ses coins, non pas par des voleurs ordinaires. Les bandits louèrent sous un nom d'emprunt un petit appartement dans un immeuble vacant contigu au bureau de poste. Dans le bail était stipulé le droit aux caves de la maison. D'une cave, ils passèrent dans une autre dont le mur mitoyen la séparait d'avec les voûtes mêmes du bureau de poste. Là, pendant l'après-midi du samedi, alors que tous les employés avaient quitté la poste, ils percèrent, avec un perforateur pneumatique, huit pieds de maçonnerie et pénétrèrent dans le bureau de poste. Ils y trouvèrent, comme ils s'y attendaient, deux énormes coffres-forts en acier, munis de clés de sûreté et rivés aux murs. Pendant toute la journée du dimanche ils les travaillèrent, les décollant d'abord du mur, les entourant ensuite de couvertures, puis faisant sauter les serrures avec des cartouches de dynamite. Ils n'emportèrent que les titres de grande valeur et l'argent.

Quand la police fut appelée sur les lieux dans la matinée de lundi, ils ne purent relever aucune trace du passage des cambrioleurs. Les locataires avaient abandonné l'appartement dès le vendredi soir et dans le bureau de poste, ils ne purent, comme pièce d'identification, que relever un mouchoir de femme. Aucune empreinte digitale nulle part, les hommes s'étant apparemment servi de gants de caoutchouc pendant tout le temps qu'ils opérèrent. Ils étaient effectivement munis de tous les appareils scientifiques propres à ce genre de cambriolage.

Tous les détectives les plus habiles de Paris se mirent à la poursuite des